

A l'approche d'Athènes, nous voici métèques, au sens antique du mot : étranger, homme libre, pouvant se déplacer dans la Cité, fréquenter les établissements publics, ...et même épouser une Athénienne (non Michel !).

J'ai envie de comparer notre approche d'Athènes à celle d'Istanbul. Et pourtant, je sais que les Grecs n'apprécieraient pas. Car quand on parle d'Istanbul en Grèce, on la nomme toujours Constantinople, nom donné par l'empereur romain Constantin 1^{er} le Grand en 330, et non Istanbul, son appellation depuis 1453. Revenons donc à Athènes, que j'apprends d'abord dans les guides comme à chaque approche de grande ville. Etablie à l'origine sur un site défensif, une colline rocheuse de 156 m de haut aux versants abrupts, elle fut, avec Sparte, une des premières villes grecques au début du 5^e siècle av. J.-C.

Petits montages photo-graphiques réalisés pour mettre en situation quatre Merveilles choisies.

Ici tête en bronze de Poséidon. 460 ans av. J.-C.



L'acropole de la Cité, la citadelle, toujours située sur une colline, jouait un rôle défensif ; l'agora, le lieu où se réunissait l'assemblée des citoyens, était aussi la place du marché. Autour, les habitations sont agglutinées, les lieux de culte, les demeures des patriciens, les nécropoles... Le milieu du siècle voit Périclès, assisté par le grand sculpteur Phidias, se consacrer à la construction d'Athènes. Bienfaiteur des arts, Périclès apporte aussi son soutien aux grands auteurs de l'époque (Eschyle, Sophocle, Euripide), Socrate enseigne la philosophie, les artistes athéniens fixent les canons de la beauté humaine, ce siècle est le siècle de Périclès.

Kouros - sculpture archaïque 6^{es} av. J.-C. dressée en plein air

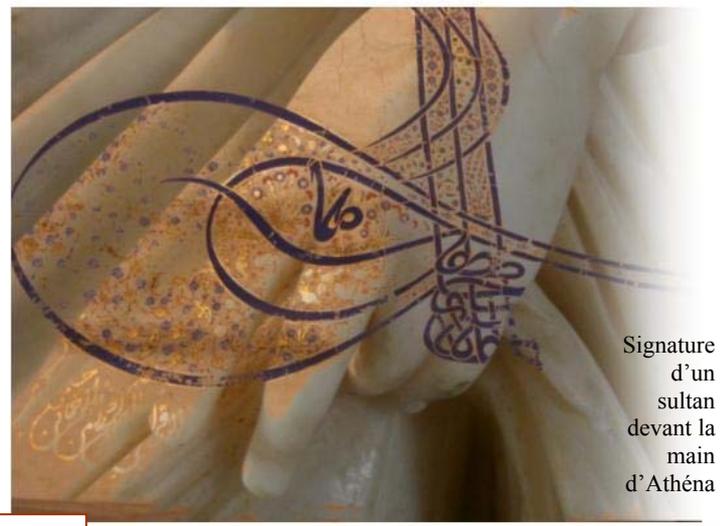


Au 4^e siècle av. J.-C., c'est déjà le déclin : le philosophe Socrate est condamné à boire la ciguë devant son disciple Platon, le grand orateur Démosthène n'arrive pas à unir les Grecs, Athènes se soumet à Alexandre le Grand, puis, la ville végète, conservant encore quelque peu son rayonnement intellectuel. Au 1^{er} siècle av. J.-C., la ville est prise par Sylla mais la Paix romaine permet à Athènes de conserver sa primauté culturelle dans le monde méditerranéen, les Romains lui empruntent son mode de vie, copient ses chef-d'œuvre, s'approprient ses dieux en les renommant, lui envoient leurs enfants en stage. Cependant, ce premier siècle de notre ère voit la disparition de l'hellénisme et des cultes païens. Au 2^e siècle, l'empereur Hadrien, amoureux de la Grèce, embellit Athènes. Après le déferlement des bandes germaniques au milieu du 3^e siècle, le partage de



Jockey de l'Artemision. Statue en bronze d'un jeune jockey retrouvée en morceaux au large d'Eubée, 5^{es} av. J.-C.

l'Empire romain attribue Athènes aux empereurs siégeant à Byzance (Constantinople). Du 5^e au 7^e siècle, le culte chrétien s'affirme, les écoles philosophiques sont supprimées, des basiliques chrétiennes sont fondées partout. Au 9^e siècle, des sanctuaires byzantins s'élèvent partout, bien proportionnés et soigneusement décorés. Jusqu'à la fin du 12^e siècle, Athènes reste une cité florissante et relativement peuplée, protégée par son Kastro de l'Acropole. Ensuite se succèdent des chevaliers francs d'origine bourguignonne, une famille de banquiers florentins et des Turcs. Au 15^e siècle, sous les Ottomans, le sultan Mehmet II accorde une



Signature d'un sultan devant la main d'Athéna

certaine autonomie à Athènes, plusieurs églises sont construites, jésuites et capucins fondent des monastères. En 1466, le Parthénon est converti en mosquée avec minaret, l'Erechthéon abrite un harem... Athènes n'est plus alors qu'une ville de province. En 1687, les Vénitiens mettent le siège devant Athènes, ils emportent à Venise les grands lions de marbre blanc qui sont aujourd'hui à l'entrée de l'Arsenal. Jusqu'à la guerre d'Indépendance, Athènes devient une bourgade de 10000 à 15000 habitants, 1500 familles grecques, 400 familles turques. Les Grecs, Turcs, Français, Allemands, font se succéder attaques et contre-attaques, la ville est dévastée et vidée de ses habitants.

Fresque crétoise



En 1834, Athènes, qui succède à Nauplie comme capitale de la Grèce renaissante, ne compte plus que 4000 habitants. Après l'échange des populations grecque et turque (vers 1925) la population croît de façon exponentielle, les maisons à corniche sont remplacées par des immeubles en béton. Après la seconde guerre mondiale, l'exode rural vers la capitale est à son comble...

Mon Dieu, que l'histoire est compliquée... Mais je comprends un peu mieux pourquoi la Grèce se trouve aux sources de notre civilisation européenne, avec son histoire complexe et agitée, ses mythes, occupée par les empires romain, byzantin, ottoman... Car, sans aucun doute, la puissance extraordinaire et brillante de son Art, de sa Philosophie et de sa Culture reste à jamais universelle.



La situation géographique particulière de la ville - une plaine côtière, densément bâtie, très industrialisée, bordée de montagnes - lui confère une atmosphère extrêmement polluée. Le néphos, ce nuage vert de gris suspendu au-dessus de la cité, s'ajoutant à la canicule estivale, peut rendre la ville étouffante en été. Depuis notre prochain lieu d'hivernage, 20 milles plus loin, il impressionnera nos regards et nos photographies à maintes reprises.

Sous l'artimon, le cap Sounion

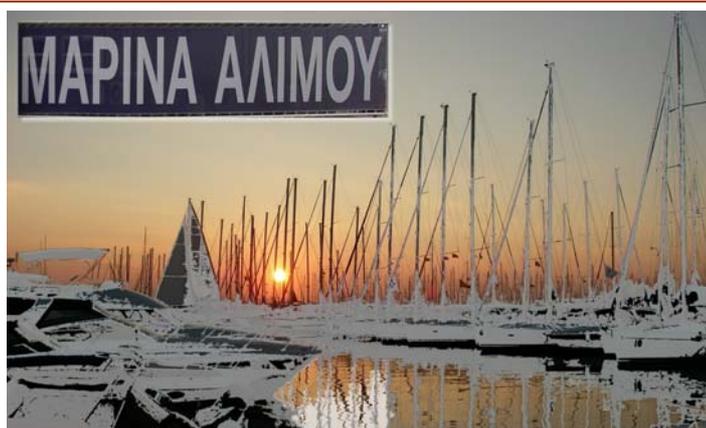
La légende du cap

C'est du sommet du cap Sounion que le roi d'Athènes, nommé Egée, guettait le retour de son fils Thésée, parti affronter le Minotaure sur l'île de Crète. Le jeune homme avait convenu avec son père de hisser une voile blanche en signe de victoire. Mais à son retour, il oublia ce signal et une voile noire fut hissée par erreur. Egée crut alors que son fils avait perdu la vie. Désespéré, le souverain se jeta dans la mer qui porte aujourd'hui son nom.



En approchant du golfe Saronique, c'est d'abord le cap Sounion qu'il nous faut côtoyer, cette sentinelle avancée de l'Attique, « promontoire sacré » d'Homère. Nous voyons se dresser les colonnes du temple de Poséidon, le dieu de la mer dont nous n'oublions jamais d'invoquer la clémence, surtout en doublant le cap dont les abrupts dominant les flots de plus de 60 mètres. J'avoue que les colonnes du temple nous paraissent minuscules vues de si bas, il est vrai qu'elles ne mesurent effectivement que six mètres de haut.

Au pied de la capitale, dix marinas. Nous étions rassurés, nous y trouverions bien une petite place pour *Aquarellia*, surtout en cette « hors-saison ». Nous osons même téléphoner à l'approche de celle de Vouliagmeni, confiants qu'ils nous feraient les honneurs de leur luxueuse marina. Et bien non, nous essuyons un refus, nous sommes peut-être trop insignifiants sur notre petit voilier de 9,7 mètres. Pas grave, les quatre marinas de Glifadha nous trouveront bien une petite place ? Oups, on nous raccroche au nez après les premières présentations ! Tout au bout, près du Pirée, Zea Marina est peu recommandée, sale, insécurisée, bruyante, saturée, nous ne sommes pas tentés. Nous approchons avec confiance de la marina Ayos Kosmas, le centre Olympique de voile construit pour les Jeux Olympiques d'Athènes en 2004. Deux mâts seulement dépassent du haut quai, comme c'est étrange. Notre espoir décline. Avec raison car, en face de l'entrée, nous repérons un solide cordage qui la barre, la marina presque neuve est close et vide à l'exception de deux voiliers, peut-être pris en otage ? Faisons le gros dos, appliquons notre stratégie de mutisme et tentons la dernière chance : Alimos Marina, Kalamaki. C'est une marina de 900 places, bien



protégée, pas trop chère, mais peu sûre, il ne fait pas bon s'y promener la nuit dit notre guide nautique, une discothèque bruyante inonde les pontons de décibels, il dit aussi que la gestion a été rachetée et privatisée, que les nouveaux gestionnaires ont promis des changements significatifs. Osons donc. Finalement, nous nous y trouvons en sécurité. Les shipchangers y sont qualifiés, collaborateurs et de bon conseil, ce qui est bien utile pour la réparation du tuyau d'échappement d'*Aquarellia* qui a déclaré forfait. A la sortie de la marina, l'arrêt du tram/métro est pratique pour nous mener au centre d'Athènes. Pourtant, quand nous aurons visité la cité à satiété, nous quitterons les lieux, finalement chers, vers un ancrage plus démocratique.



En route donc pour quelques jours de tourisme, dont un dimanche consacré aux musées, toujours gratuits ce jour-là, hors saison. Cela peut paraître bizarre mais nous ne monterons pas sur l'Acropole, préférant lui tourner autour et la voir de loin. Son musée est en rénovation, des échafaudages enlaidissent le Parthénon et engloutissent carrément le temple d'Athéna Niké. C'est peut-être un des désagréments de voyager hors saison, les sites profitent du manque d'affluence pour rénover, voire arbitrairement fermer. Peu importe, la ville antique possède d'autres trésors.



Le quartier de Plaka forme un labyrinthe pittoresque de ruelles et de venelles paisibles, de placettes et de terrasses que relie des escaliers. On y voit des églises byzantines, de vieilles maisons à balcon de bois, quelques jardins secrets, une galerie d'art dont l'artiste nous fait visiter son atelier au sous-sol, quelques colonnes surmontées d'un fronton, la cour intérieure d'une agora dallée de marbre, des ruines judicieusement éclairées la nuit, mais beaucoup trop de tavernes et de terrasses enluminées. On y voit aussi la Tour des Vents, conçue pour recevoir une horloge hydraulique : l'eau y était amenée de la source Clepsydre située sur le versant nord de l'Acropole, d'où le nom de clepsydre donné par la suite aux horloges à eau. On y voit aussi... quelques belles échappées sur l'Acropole.



Athènes, c'est aussi une prestigieuse Académie des arts ; quatre stations de métro où s'exposent céramiques et sculptures antiques découvertes durant les plus grandes fouilles archéologiques de tous les temps, celles de la construction du métro d'Athènes ; un quartier piéton où il vaut mieux se perdre pour en découvrir les mystères ; une galerie commerçante luxueuse bondée d'acheteurs nantis ; des quais interminables bordés d'immeubles délabrés ; des stades de football monstrueux ; le Pirée avec ses chantiers et ses navires qui déchargent marchandises et passagers



en un circuit incessant ; les ruines de l'Agora romaine et de coquettes églises byzantines prises en étau par les immeubles modernes ...

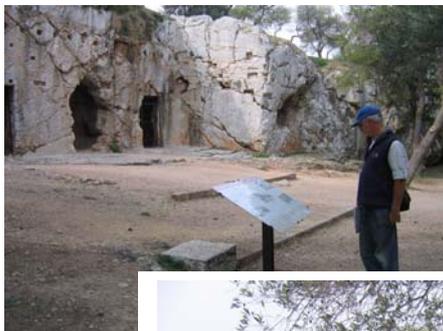
Ailleurs, le stade panathénaïque, un vrai, aux gradins de marbre blanc pouvant accueillir



45000 spectateurs, rénové pour héberger certaines épreuves des Jeux Olympiques de 2004, impressionne par ses lignes pures. Notre coup de cœur dans cette ville tentaculaire est un petit coin, que dis-je, un haut coin, de nature : la Colline de Philopappos. D'une altitude de 147 mètres, elle était dans l'Antiquité,

consacrée aux Muses. En grim pant parmi les pins, on rencontre quelques habitations troglodytiques dont l'une fut longtemps désignée comme la prison de Socrate. Le sentier rustique, noyé de verdure et de chants d'oiseaux, mène au sommet où

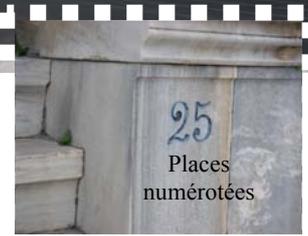
un monument, toujours érigé depuis l'an 116, offre une présence esthétique. Mais c'est surtout la vue exceptionnelle sur l'Acropole, Athènes, les montagnes de l'Hymette et la plaine de l'Attique qui nous a envoûtés.



Promenade sur la Colline de Philopappos



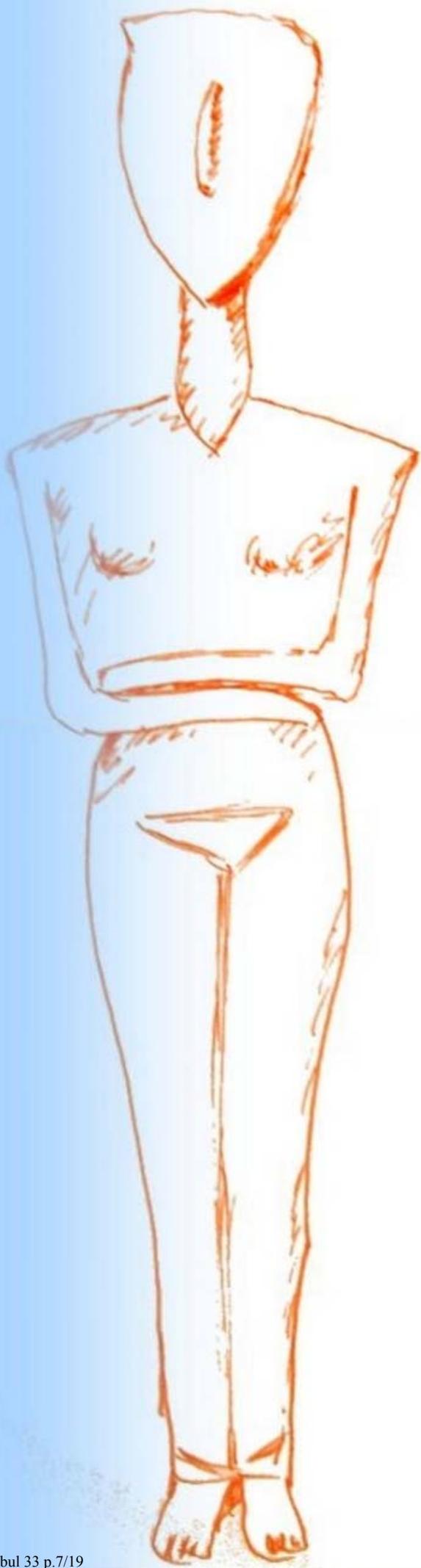
A chaque pas, les perspectives sont différentes, éblouissantes, le rocher de l'Acropole et son Parthénon est majestueux, on en oublierait presque les échafaudages qui le balafrent.



Le site de Philopappos est d'autant plus impressionnant qu'il surplombe Athènes, engloutie dans un cocon de silence ouaté. Et tant mieux si personne ne s'y aventure ; dommage pour tous ceux qui l'ignorent, mais tant mieux pour nous qui nous y trouvons dans un calme parfait. Le retour vers le bruit

et la civilisation, par l'observatoire complété d'une station de sismologie, et par le site de la Pnyx, un amphithéâtre du 6^e siècle av. J.-C. où se tenait l'Assemblée du peuple et où maints orateurs célèbres comme Périclès et Démosthène se sont fait entendre, nous offre encore quelques panoramas de toute beauté. L'Acropole, en tout cas de loin, nous a fascinés.





Redescendons sur terre, entre pierres, céramiques et sculptures. C'est dimanche, entrons dans deux musées.

Le ticket du dimanche :
gratuit !



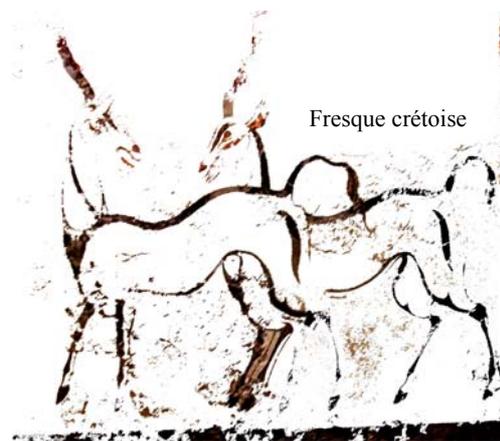
Le Musée

Archéologique National

rassemble les principales œuvres d'art provenant des grands sites archéologiques grecs, à l'exception de Delphes, d'Olympie, de la Crète, des sites macédoniens, ...et à l'exception aussi des œuvres pillées par les archéologues bien - ou mal - intentionnés, exposées aujourd'hui, dans le meilleur des cas, dans les musées du monde entier. Une opulence d'ors, de marbres, de pierres ; des statuette, des poteries, des colosses, des bustes, des fresques, des bijoux... Plusieurs salles fermées pour rénovation, une mise en évidence un peu fade de ces objets exceptionnels, nous sortons un peu frustrés.



Statuette
d'Aphrodite
2^s. av. J.-C.



Fresque crétoise

Le Musée d'Art cycladique, qui illustre le développement de l'art grec sur une période de plus de 5000 ans est présenté,

lui, de façon exceptionnelle. Nous adorons ces idoles de marbre aux bras croisés et aux lignes sobres, telles des violons dressés harmonieusement, ces autres idoles féminines en terre cuite, probablement destinées à protéger leur possesseur. Une collection particulière présente des objets dans un ordre chronologique datés du 19^e siècle av. J.-C. au 6^e siècle de notre ère. D'une qualité inaccoutumée, intégrant avec finesse et élégance des scènes de vie antique projetées en animations sépia, l'exposition redonne aux objets antiques une existence éphémère. A voir absolument !

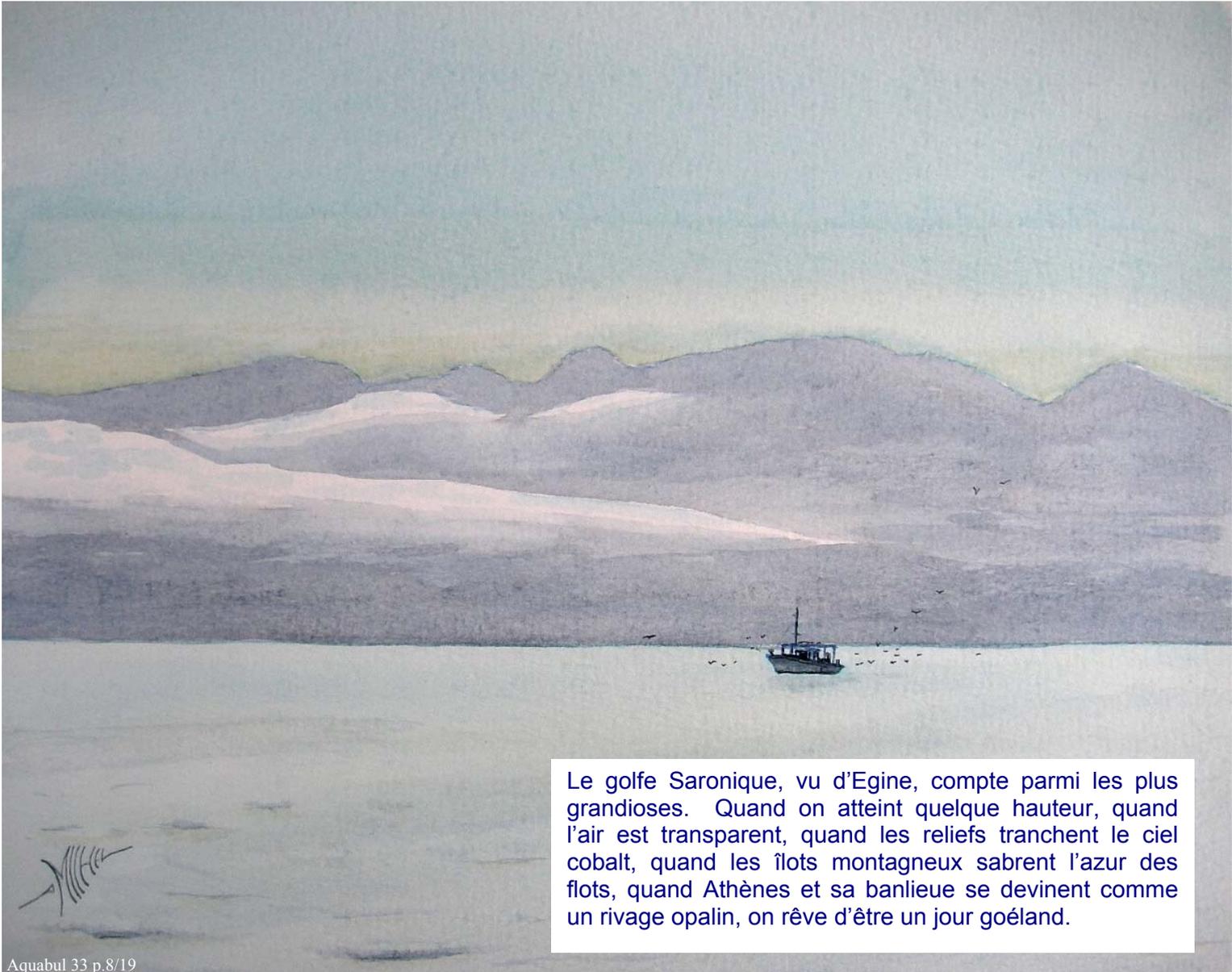


Après ce bain de foule et de culture, voici le moment de rejoindre nos quartiers d'hiver. Ce sera l'île d'Egine. Quand je dis s'éloigner du bain culturel, c'est un euphémisme car sur cette île aussi, l'histoire est partout. Le désappointement aussi.



Nous ne sommes pas loin de l'effervescence d'Athènes avec 19 milles de navigation vers la petite île volcanique, triangulaire, dont on aperçoit très vite le profil pyramidal et le mont Oros culminant à 532 mètres. Le moteur roucoule rond et ne chauffe plus, nous voilà bientôt à bon port. Bon port ?

En cette saison, le large quai de la ville offre bien des places. Seuls deux voisins voiliers - dont José sur *Anak* que nous apprendrons bientôt à connaître -, occupent l'espace. Plus loin des barques de pêche se balancent. Deux caïques, véritables marchés flottants, débordent de fruits et de légumes frais (mais chers car ils s'adressent aux touristes). Un des nombreux ferries qui relie l'île au Pirée nous impose un tour pour rien à l'entrée du port, puis vient un aéroglisseur... patience ! Enthousiasmés par le spectacle magnifique de l'approche de la ville, nous jetons enfin l'ancre, sans appréhension. Le port semble bien protégé, ourlé de maisons blanches, roses ou ocre, patronné par l'adorable chapelle Agios Nikolaos, - saint Nicolas, patron des écoliers mais aussi des marins -, éclatante de blancheur.



Le golfe Saronique, vu d'Egine, compte parmi les plus grandioses. Quand on atteint quelque hauteur, quand l'air est transparent, quand les reliefs tranchent le ciel cobalt, quand les îlots montagneux sabrent l'azur des flots, quand Athènes et sa banlieue se devinent comme un rivage opalin, on rêve d'être un jour goéland.

Comme ça fait du bien de se poser ! L'électricité est disponible sur le quai, nous avons Internet à bord, nous ouvrons grand la table du carré, nous installons notre petit four électrique, étalons mille choses qui ont l'obligation d'être casées dans les équipets pendant les navigations, et partons à la découverte de la ville. Elle est paisible... sauf quand la jeunesse tonitruante fait pétarader sans fin et sans but ses motocyclettes aux pots d'échappement troués, que les locaux moins jeunes appellent des « canards » (du son nasillard des « coïn-coïn », à la puissance cent). Elle est animée... sauf à l'« heure » de la sieste, de 14 à 18 heures ! Nous aurons toujours du mal à nous adapter à cet horaire étonnant : pour nous, gens du Nord, habitués aux horaires diurnes, ces heures « mortes » semblent bien stériles (sauf en période de canicule où elles ont leur utilité bien sûr). Le croiriez-vous, aux Pays-Bas, les restaurants ferment leurs portes dès 19h.



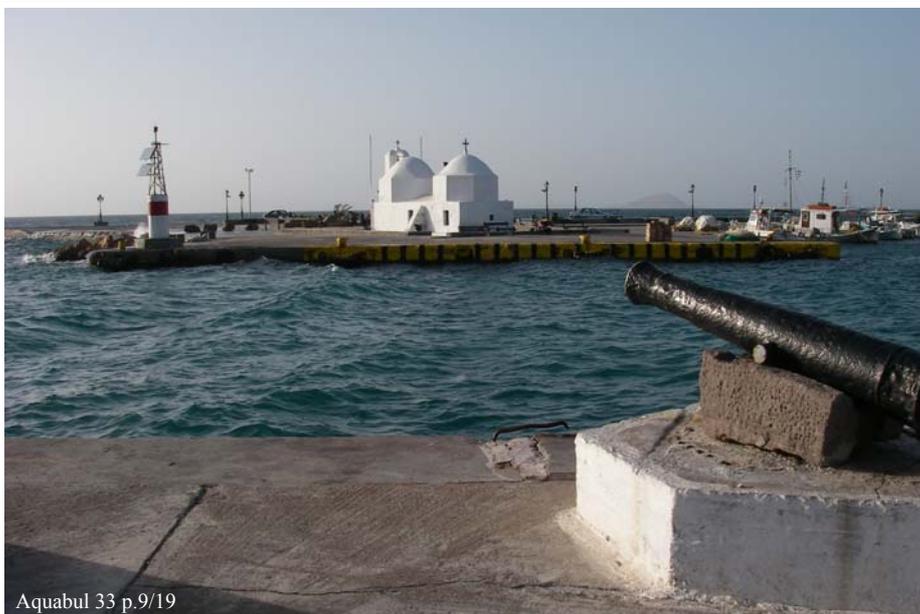
Pendant la sieste

Plusieurs ruelles bordées de boutiques villageoises ou plus touristiques sont en principe réservées aux piétons que nous sommes... sauf quand les « canards », les livreurs, les chariots motorisés, les camionnettes, ou les voitures (!), enfreignent sans scrupule le règlement et empêchent les marcheurs de mettre un pied devant l'autre et de s'adresser la parole. Cela n'empêche, la petite cité nous plaît.

Chez la
cousine
du
cuisinier



On y trouve de nombreuses tavernes rustiques, une librairie avec des journaux français, un shipchandler qui vend un peu de tout, une quantité impressionnante de pâtisseries (attention à l'embonpoint Michel), un super marché de grande dimension et un tas de mini-market disséminés.



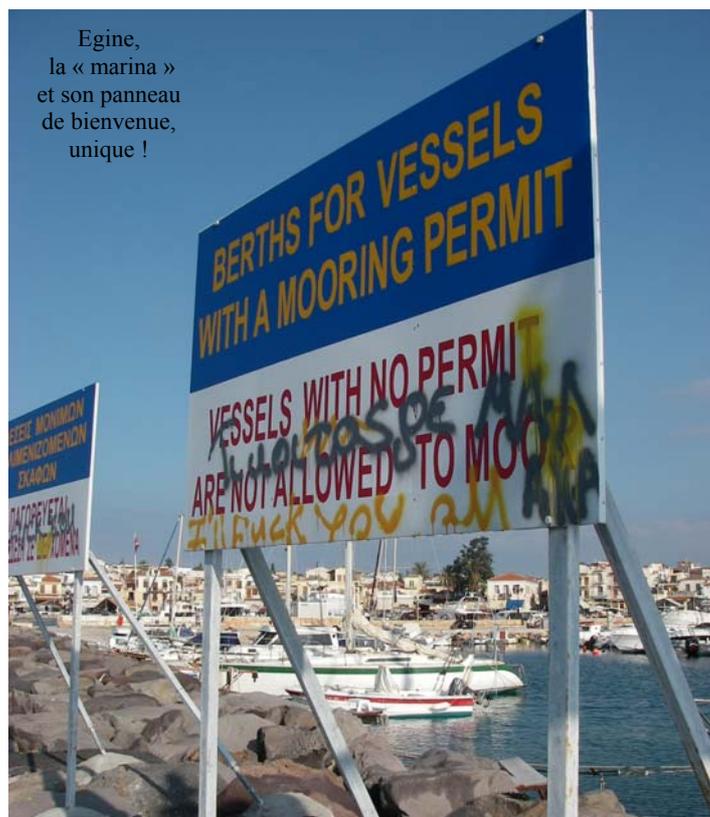
Avec son petit air cycladique, l'Eglise saint Nicolas, sur la jetée à l'entrée du port, nous attire souvent ; avec les reflets changeants de l'eau ou du soleil sur ses murs immaculés, elle est imprévisible.



Il y a aussi la Police du Port et le Bureau de la marina. Aïe ! Ici, les choses se corsent. Grégory, le propriétaire du chantier nautique, vient de nous avertir : notre amarrage n'est pas sécurisé. Avec le fort vent du sud-ouest annoncé demain, nous ferions mieux de trouver une place dans la marina. Ici, au quai de la ville, la houle qui s'engouffre rendra la situation intenable. Une pénible palabre s'installe alors avec Maria, du Bureau de la marina. Pas question de nous désigner un emplacement sur les précieux pontons privés : « il n'y a pas de place, pas d'électricité, restez où vous êtes ». Ah bon, pourtant c'est dangereux, pourtant nous avons dénombré 29 places libres, pourtant les bornes électriques sont en bon état, ...pas pour nous? Deux plongeurs, amis de la Police du Port, ont une vision toute particulière de notre mésaventure. Ils nous proposent de prendre la place de leur bateau pour 100 euros par mois. Nous réfléchissons, devons-nous y ajouter le prix de la marina ? Réponse vague. On insiste, la réponse est Oui, nous devrions payer deux fois. Ben voyons ! C'est finalement Grégory qui nous invitera généreusement à occuper « discrètement » l'emplacement d'un bateau qui est en cale sèche dans son chantier pour quelques mois. Nous en informons Mademoiselle Maria car nous devons obtenir une carte pour l'électricité et payer notre séjour. Regard noir. Ca ne va pas comme ça, il n'y a pas de place... Laissons passer l'orage, les orages du ciel et des yeux de Maria. Je m'annonce journaliste (...c'est vrai, j'écris l'Aquabul !), elle se radoucit et nous fait payer un mois de séjour à l'avance. Le mois suivant, cette formule sera interdite, nous devons payer par semaine et la réduction de prix accordée par mois est donc supprimée. Nous nous sentons bienvenus par les autorités !! C'est une des raisons d'ailleurs qui nous fera quitter la ville et trouver un amarrage plus bienveillant.



Egine,
la « marina »
et son panneau
de bienvenue,
unique !





La protection du port d'Egine

Pendant que souffle la tempête, les bateaux de la marina dansent la chamade. Nous sommes en sécurité mais le confort laisse à désirer, les digues de cailloux ne sont pas judicieusement placées et permettent à la houle de pénétrer dans la marina. De l'autre côté, des flux successifs envahissent les larges trottoirs, un ponton se déchire et emporte quelques barques encore accrochées, les quais du port débordent, nous étions là hier... !

Aventure en ferry

Ces ferries qui sont taillés pour la haute saison et la foule nous paraissent démesurés en ce mois de janvier.

Quand le vent d'ouest souffle, dès force 4, le port d'Egine est tellement mal abrité que les



quais débordent, les ferries ne peuvent plus accoster. Sauf...



Au retour d'une excursion sur l'île de Poros, l'ancre de notre ferry se bloque. Il devait larguer les amarres à 16h30, il sera immobilisé jusqu'à 1h du matin. Le bateau se vide de ses occupants, nous restons seuls avec une dizaine

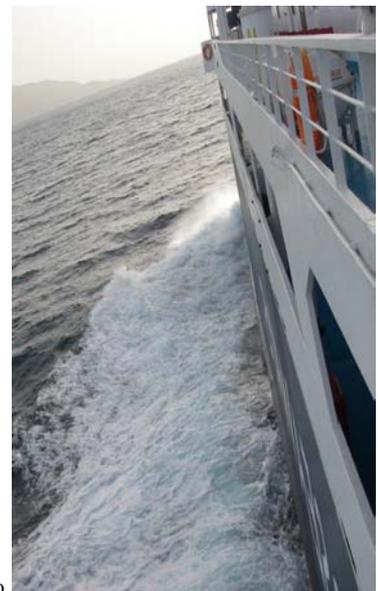
d'autres « volontaires ». Le capitaine, qui nous a repérés, viendra régulièrement nous tenir au courant de l'évolution des opérations, sachant que les annonces en grec par les haut-parleurs nous sont incompréhensibles. Nous sommeillons sur les banquettes de première classe. Mais le vent, lui, se lève. A deux heures du matin, pour débarquer sur le quai d'Egine, à moitié endormis, nous aurions dû enfileur un maillot. En effet, les vagues envahissent le quai. Pour descendre de la passerelle, nous plongeons jusqu'aux genoux dans l'eau obscure, sans savoir si un trou ou une pierre ne risque pas de nous faire tomber.

La pluie tombe à verse, le vent nous fouette. Secoués d'un fou rire irrésistible, nous courons vers *Aquarellia* et son refuge sec. Même pas eu peur, même pas eu froid !

Voir ces monstres d'acier manœuvrer, c'est souvent tout un spectacle.

Dans les cas favorables ils approchent machines à fond et pivotent sur leur ancre jetée au bon moment dans des fonds qu'ils connaissent bien, la porte arrière arrive juste au-dessus du quai pour l'embarquement et le débarquement.

Si les vagues sont trop fortes, pour accoster ils ne jettent pas l'ancre mais se mettent dos au quai, passerelle baissée, une amarre au vent. Le vent les fait tourner rapidement durant l'embarquement des piétons, voitures et camions. Lorsque le ferry a trop pivoté, il arrête l'embarquement, repart en mer et recommence son « cirque » jusqu'à ce que tout le monde soit à bord.



Le quai des ferries

Sur terre, Egine vaut bien une visite, fouillée même.



Au Sanctuaire d'Apollon par exemple. Autour du cap Kolona, à 200 mètres d'Aquarellia, en se promenant sur la plage en contrebas, à l'emplacement du port antique dont on devine quelques bases sous l'eau, il n'est pas difficile de trouver des débris de poteries ou des fragments de tuiles séculaires, mis à jours régulièrement par les lames de tempête qui creusent la paroi truffée de murs historiques. Mais il est, comme partout ailleurs, interdit de les emporter pour les archéologues amateurs que nous sommes. C'est ici que s'installèrent les premiers habitants de l'île arrivés du Péloponnèse vers 3500 av. J.-C. Ils s'occuperont d'agriculture et de pêche et subiront l'influence des civilisations crétoise et mycénienne. Des fouilles ont mis à jour les restes d'un théâtre et d'un stade ainsi qu'un habitat préhistorique. Onze hameaux superposés auraient été dénombrés, datés du 5e millénaire av. J.-C. jusqu'à la période Mycénienne (1600-1200 av. J.-C.). L'unique colonne, haute de 8 mètres, qui subsiste du temple d'Apollon du 6e siècle av. J.-C. est un amer illustre pour l'approche de l'île par la mer.

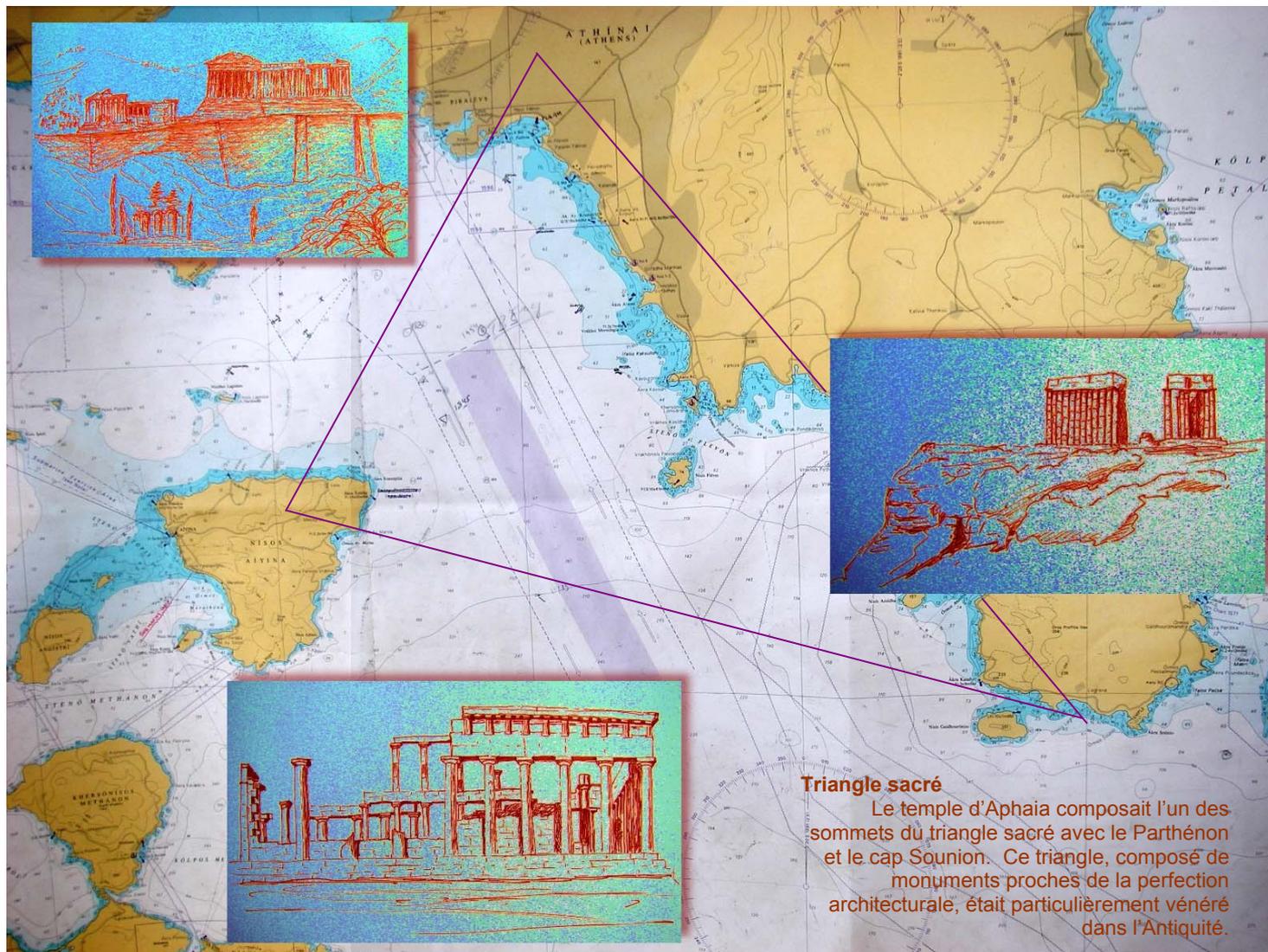
Dans la ville d'Egine, quand on s'écarte des fausses ruelles piétonnes, on risque moins à lever le nez en l'air. C'est alors le moment de prendre quelques clichés : succession de maisons à balcons de bois,



Tour médiévale de Markellos dont les murs et portes closes nous intriguent, vieilles églises aux dômes de tuiles rouges, palaces riches construits par

les marchands il y a plus d'un siècle. Sur la route qui mène au supermarché, la longue bâtisse de pierre blonde, orphelinat construit en 1828, servit tour à tour de Musée Archéologique, de Bibliothèque Nationale, d'Imprimerie, d'Ecole Militaire, de Banque Nationale, de Conservatoire et finalement de prison ; elle attend, vide depuis plusieurs années, les autorisations pour sa nouvelle fonction de Musée diachronique. Pour atteindre les immenses vergers de pistachiers et sortir de la ville, il faut parcourir plusieurs kilomètres entre des murs ou des grillages ingrats, protections dérisoires de villas désertes. On nous a dit qu'en été, l'île est envahie de touristes athéniens, les locations vont alors bon train, certains vont même jusqu'à louer un coin de trottoir pour y poser leur matelas la nuit. On nous a dit aussi que la minuscule église Ayii Theodorii, surnommée « belle église », conserve des fresques de toute beauté. Pour les admirer, il faut se renseigner auprès du personnel du musée de Kolona... qui nous décoche un regard noir et un numéro de téléphone. Prendre rendez-vous avec Dame Katarina qui ne parle que grec, parcourir cinq kilomètres au petit matin brumeux, attendre... démarches infructueuses, Katarina ne viendra pas. Nouveaux témoignages d'inhospitalité.





Triangle sacré
 Le temple d'Aphaia composait l'un des sommets du triangle sacré avec le Parthénon et le cap Sounion. Ce triangle, composé de monuments proches de la perfection architecturale, était particulièrement vénéré dans l'Antiquité.

Nous poursuivons cependant nos investigations. En harmonieuse compagnie puisque Muriel, la sœur de Michel, et son mari Toni, passent quelques jours sur l'île avec nous. Nous louons une petite voiture, sans direction assistée (!), et en route pour le tour de l'île.

Un peu d'histoire d'abord. L'île, rivale d'Athènes, connaît son apogée de 734 à 459 av. J.-C., époque à laquelle ses navires voyagent à travers toute la Méditerranée.



Sa monnaie, frappée d'une tortue et la première à être battue en Europe, a la valeur qu'on reconnaît aujourd'hui au dollar ou à l'euro. En 133 av. J.-C., l'île est léguée aux Romains qui l'utilisent comme lieu de villégiature pour les chefs et les nobles. Au 9^e siècle, les corsaires dévastent les côtes et forcent les habitants à fuir dans la montagne. Le village de Palaiachora devient leur refuge et la capitale de l'île jusqu'au début du 19^e siècle.



De 1827 à 1829, c'est l'heure de gloire d'Égine, devenue capitale du nouvel Etat grec. Capo d'Istria, premier gouverneur de Grèce, y installe son gouvernement. Les imprimeries qui y sont alors créées publient les premiers livres et journaux de la Grèce libre et la première monnaie nationale y est fondue. Mais dès la fin 1829, la capitale est transférée à Nauplie et Egine traverse une série de crises économiques. Les pistachiers, dont les premières graines furent apportées sur l'île de Syrie, vont alors devenir pour l'île une monoculture qui va contribuer, avec l'activité touristique, au nouvel essor économique.

Prenons maintenant la route. L'île n'est pas grande, un triangle équilatéral d'environ 12 kilomètres de côté. Sur les



Poteries typiques de l'île séchant sous un soleil généreux

côtes, quelques mignons villages de pêcheur, des quais minuscules où se balancent les barques de couleurs vives, une terrasse pour un lunch au soleil, épiés par une kyrielle de chats affamés.



Ensuite, prenons de l'altitude. Construit au centre de l'île pour fuir les pirates dès l'an 896, le village de Palaiachora se dissimule sur les flancs d'une colline rocheuse. Aujourd'hui abandonné, il offre un havre de silence. Les sentiers escarpés qui le sillonnent nous mènent d'un caillou à l'autre, d'une chapelle à l'autre, (à l'époque, il y en avait 365, une par saint), à la découverte de ces petits bijoux byzantins.

Nous poussons les portes éventrées, nous admirons certaines fresques écorchées, nous marchons sur un toit fragile, nous surplombons trois dômes ambrés, la lumière des pierres est ocre,

blonde, dorée. L'espace est quiétude, l'homme moins ! Voici pourquoi ce parallèle. Nous reprenons la route et croisons un troupeau de chèvres. Jolies les chèvres, leurs cornes en tire-bouchon. Pour les admirer et ne pas les effrayer, j'arrête la voiture. Mauvaise idée. Au choc sec contre la carrosserie, nous soupçonnons un abordage de chèvre. C'est pire. Le pâtre grec, qui en avait bien la gueule, nous lançait des cailloux d'une main, de l'autre nous chassait. Bienvenue dans les alpages d'Égine !

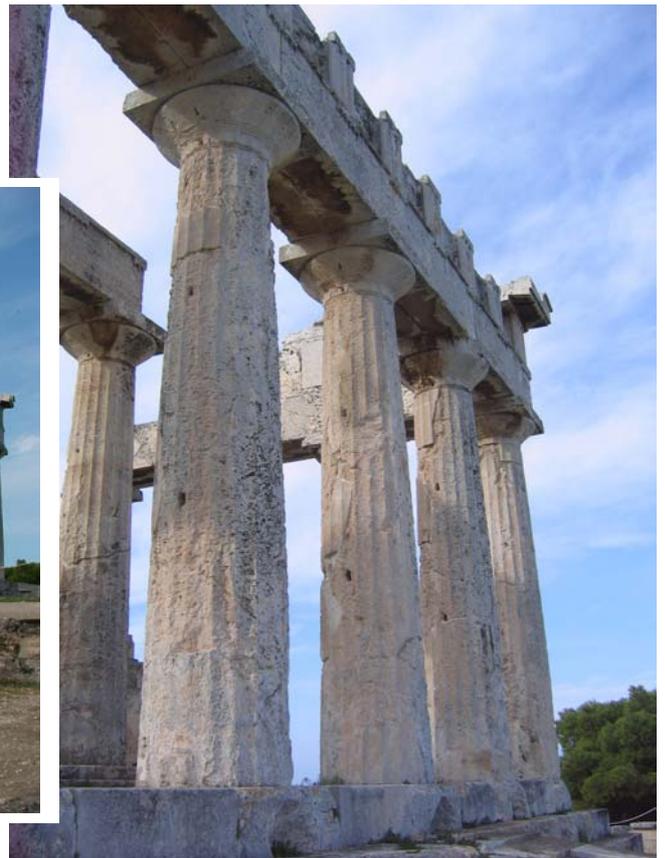




Notre halte suivante aborde un site magnifique : le temple d'Aphaia, de style dorique, l'un des mieux conservés de Grèce. Il fut édifié au 5^e siècle av. J.-C., en l'honneur d'Aphaia, une divinité locale, fille de Zeus, sauvée par son frère Artémis qui la rendit invisible. Au 19^e siècle, des archéologues allemands s'octroyèrent le droit d'emporter les sculptures de marbres, fruits de leur découverte. Elles se trouvent aujourd'hui au musée de Munich. Le site reste cependant remarquable. L'architecture des temples se définit par la simplicité de la structure et l'harmonie des proportions. Nous en avons un chef d'œuvre sous les yeux : soubassement colossal

(stylobate), portion imposante de l'entablement qui a

conservé architrave, frise et corniche, ses trois éléments principaux superposés, soutenu par les colonnes de marbres ou de tuf, dont certaines d'un seul tenant. J'apprends avec surprise qu'à l'origine, les temples étaient peints : les fonds étaient généralement teintés en rouge et les parties saillantes en bleu, formant contraste. Ces couleurs vives faisaient ressortir les sculptures de pierre ou de marbre blanc. Une peinture de ton bronze doré distinguait certains éléments décoratifs tels que boucliers ou acrotères. Mais ce qui impressionne surtout, c'est l'harmonie du site et la vue panoramique sur la baie tout en bas, la côte rocheuse, l'eau bleu ciel, au loin Athènes, l'île de Salamine et le Péloponnèse.



Nous montons pourtant encore plus haut, vers le mont Oros. Que souhaiter de mieux pour admirer le coucher de soleil ? La superbe église byzantine de Taxiarches avec le sanctuaire de Zeus Hellanios peut-être ? C'est un moment un peu irréel. Pendant que ma belle-sœur s'extasie, que Michel fait les photos, mon beau-frère et moi déambulons sur les murets en ruine d'une ancestrale hostellerie pour pèlerins. Plus loin, deux puits obscurs attirent notre attention. Entre roches et larges pierres suinte l'eau d'une source discrète qui sourd des rochers en amont. Une atmosphère étrange mêlée d'ombres distendues.



Malgré quelques petites sources disséminées sur l'île, l'eau manque sur Egine comme dans la majorité des îles grecques. On ne nettoie pas son bateau à grande eau, on paie cher le remplissage de la nourrice, même si les habitants n'ont pas l'air de se soucier de la pénurie (ils lavent leur voiture au jet, laissent couler les robinets, arrosent les champs et les jardins). Tous les jours, un cargo lesté accoste au quai et vidange l'eau potable contenue dans ses cales par un gros tuyau de caoutchouc. A l'entrée de la marina, les locaux - et nous - viennent remplir leurs bouteilles à une petite fontaine, l'eau y est bien fraîche.



Deux fous sur la plage

Michel et Toni se prennent pour des pirates en herbe. Ils squattent une barquette oubliée et la changent en vaisseau, deux baguettes se transforment en rames, le sable devient mer, l'océan devient terre... « A l'abordage ». Les zygomatiques des deux belles-soeurs vont éclater.



Pourquoi allons-nous quitter l'île plus tôt que prévu? Accueil glacial à la marina, cailloux décochés par un berger, rendez-vous saboté, bruit épuisant des mobylettes, tentatives de contact avortées auprès des autorités culturelles locales, interdiction pour nous de participer au cours de danse traditionnelle... nous sommes déçus. Même s'il y a Grégory et José sur les quais. Même si le linge porté au lavoir nous coûte moins cher à chaque passage (et surtout épargne ma sciatique). Même si nous venons de rencontrer Jean-Marie, un français pensionné, depuis 8 ans sur l'île, qui nous présente quelques-unes de ses connaissances (jamais grecques), et qui comme nous semble décidé à bientôt quitter Egine décidément trop maussade. Même si l'île reste à l'abri des émeutes provoquées par la mort d'un gamin d'Athènes dont les médias font le porte-flambeau et les syndicats l'argument de manifestations violentes dans la capitale (la grève des ferries associée à l'événement, et un petit coup de

vent, nous donne quand même quelques appréhensions pour notre retour prévu à cette date). Même si l'accès à Internet à bord, amélioré par le système D inventé par notre ami José, est un réel atout pour l'hivernage. Même si Michel adore les pâtisseries locales (et la pâtissière !).

Notre décision est prise.

Irons-nous vers le Canal de Corinthe ?

Resterons-nous dans le golfe Saronique pour visiter d'autres îles et espérer une meilleure intégration ?

Jusqu'à notre départ, la question reste ouverte. Puis, le 5 février, nous larguons les amarres...vers Méthana.

On nous dit que Méthana est triste en hiver, qu'il n'y a rien à y faire, que le port pue (Méthana de méthane)

Qu'allons-nous y trouver. Mieux ? Pire ??

C'est notre vie et c'est typique de notre aventure !

